

l'intervention dans ma vie reste ici-bas voilée et impénétrable, que d'avoir affaire, sans appel, à l'obscurité de la matière toute seule et à la fatalité de ses lois.

II

Une seconde catégorie de souffrances se compose de **toutes** les peines extérieures ou cachées, visibles ou **secrètes**, dont le prochain, notre prochain, est **pour** nous la cause. C'est à chaque instant dans **la** vie, que nous avons à nous plaindre de ceux **qui** nous entourent. Quelquefois, souvent même, nos griefs et nos doléances, éveillés par des **bagatelles**, témoignent plus d'une susceptibilité **maladive** de notre part, que de la réalité des **torts** d'autrui. Mais en combien de circonstances **n'avons-nous** pas le droit d'élever, contre les **procédés** dont on use à notre égard, de très **légitimes** réclamations?

Par **exemple**, je suis de façon ou d'autre lésé dans mes **intérêts**. A la tête d'une paroisse, en face d'**œuvres** de tout genre qui s'imposent, je me vois **contrecarré** par l'hostilité, la rancune ou la jalousie de **ceux** dont la vie est mêlée à ma vie. Une **générosité** m'était promise par une des familles **riches** du pays, j'y comptais pour une entreprise **motivée** et pressante, tout me permet-

tait d'y compter. Au dernier moment elle m'est refusée. Que s'est-il passé? Tantôt je le sais, tantôt je le devine, tantôt je l'ignore. La méchanceté s'est jetée au travers de mes desseins et de mes espérances. Me voilà réduit à ajourner pour longtemps, peut-être pour toujours, mes chers projets. Dans le même ordre de choses, j'avais obtenu l'assurance d'un concours de l'administration civile ou du gouvernement. Ce concours m'est retiré et m'échappe. Le député sectaire, le conseiller de préfecture, le maire de la commune ou l'adjoint, sont intervenus et m'ont fait éconduire. D'autres fois, dans ma famille, on me frustrera de l'intégrité de mes biens patrimoniaux et de mon héritage. D'autres fois ce seront mes propres confrères, responsables ou non de leur imprudence, qui m'auront poussé à des spéculations aventureuses dont, au lieu de bénéfices, je ne retirerai que des pertes sensibles et peut-être la ruine.

Par exemple, on m'attaque dans ma réputation, dans mon honneur, ces trésors de choix auxquels, à juste titre, je tiens plus qu'à l'existence. J'ai porté jusque-là un nom sans tache, tout d'un coup je me sens enveloppé de suspicions blessantes; j'apprends qu'il circule à mon sujet, même en haut lieu, même parmi mes supérieurs, des sévérités d'opinion que rien ne faisait prévoir, que rien n'explique. La bienveillance dont j'étais jusqu'à ce jour l'objet se refroidit, mes meilleurs amis se retirent. Que s'est-il

passé? Je finis par découvrir que c'est la calomnie, quelquefois partie d'où je devais moins l'attendre, qui a fait son chemin. J'ai beau protester: elle est plus forte que mes protestations. Peut-être, après un temps de lutttes douloureuses, viendrai-je à bout de produire la lumière aux yeux de tous et de reconquérir mes avantages odieusement menacés; peut-être aussi ne réussirai-je pas, et me faudra-t-il subir toute ma vie le triomphe des méchancetés déchaînées contre moi.

Par exemple encore, on attende à mon bonheur, à mes affections de famille, à mes relations cordiales avec tels et tels de mes paroissiens, à l'amitié si précieuse de mes confrères. J'avais là, parmi ces chères et douces bienveillances, un refuge toujours prêt contre les inévitables épreuves de la vie. Après Dieu et ma conscience elles étaient ma joie, ma sécurité, mon repos, ma paix. On ne m'accueille plus aujourd'hui. On me tient à distance, on m'éconduit. C'est comme si Béthanie, la demeure aimée, se fût, du jour au lendemain, refroidie ou fermée pour le divin visiteur de Lazare, Marthe et Marie. Que s'est-il passé derechef? *Inimicus homo hoc fecit*. Quelqu'un a méchamment ou sottement trouvé que ma part de satisfactions était excessive et s'est employé à me nuire. Ce quelqu'un, un peu plus tôt, un peu plus tard, j'arrive à le connaître, je le connais. Quand on voudra, je le nommerai par son nom.

Autant d'occasions diverses où la souffrance m'atteint par les agissements de la créature, et, à cause de cela même, devient plus intolérable.

Lorsque j'étais en face de Dieu directement, aux prises avec des maux qui me venaient de lui sans détour, je pouvais bien, d'instinct, m'étonner et me plaindre, mais après un peu de temps d'impatience ou de murmure, sous les représentations de ma raison, sous les inspirations de ma foi, je finissais par me soumettre. Je comprenais que de moi, créature infime, à lui, créateur et maître, la lutte était inégale; je trouvais même une certaine dignité à incliner ma faiblesse devant sa force, l'insuffisance et l'étroitesse de mes vues devant la sagesse incontestée de ses desseins.

Ici, les situations ne sont plus les mêmes, les rôles changent. Je n'ai plus affaire à un plus grand que moi, à un meilleur que moi, mais à un être de ma race et de mon rang, à un égal. Cet adversaire de chair et d'os qui me nuit, encore une fois, je finis par le connaître. Mon premier mouvement est d'entrer en lutte ouverte et à outrance avec lui, et de lui faire expier l'insolence de sa conduite. Ne me parlez pas de me résigner, de me soumettre: j'éprouve le besoin de me venger. Il y va de ma dignité, c'est mon droit, c'est mon devoir.

O mon frère, qui dans ce genre de peine tiendriez ce langage, écoutez:

Ni Dieu, ni les hommes, à coup sûr, ne vous dissuadent de vous montrer soucieux de vos intérêts, de votre honneur, de votre bonheur. S'il existe pour vous un moyen légitime de prévenir le mal qu'on veut vous faire ou de réparer le mal qu'on vous fait, il va de soi que vous pouvez, que vous devez en user. Aucune sagesse, aucune perfection n'exige de vous l'abdication molle et paresseuse. Mais, à supposer, — et malheureusement la supposition n'a rien de chimérique, — que vos efforts les mieux conduits n'aboutissent pas, à supposer qu'il faille continuer de souffrir, qu'allez-vous dire ? qu'allez-vous faire ?

Voulez-vous donc vous enfermer dans l'irritation et l'amertume obstinées d'une douleur sans compensation ? Plutôt que de chercher une explication pacifiante de votre épreuve, voulez-vous retourner indéfiniment le fer dans la blessure, quitte à vous meurtrir et à vous consumer toujours davantage ?

L'explication, la voici : Dieu ne veut pas le mal, Dieu n'est pas le complice des malfaiteurs. Mais Dieu, qui respecte la liberté de ses créatures, peut permettre, pour vous atteindre à l'endroit sensible, que les créatures usent mal de leur liberté à votre égard. Elles sont coupables par là, très coupables, — nul n'en saurait douter, — à leurs risques et périls toutefois, sous leur responsabilité, dont l'impartiale justice leur demandera compte, elles ne font qu'user de leur libre arbitre et de leur indépendance. Dieu se

sert d'elles telles qu'elles sont, pour arriver jusqu'à vous. Tout à l'heure il se servait des éléments aveugles, des forces inconscientes de la nature ; il emploie maintenant des causes intelligentes et libres, qui pervertissent l'usage normal de leur intelligence et de leur liberté. En fin de compte, c'est toujours en face de Dieu que vous vous trouvez.

Réfléchissez un peu, mon frère blessé et peut-être exaspéré par le prochain. Recueillez-vous, il ne vous sera pas difficile de comprendre. Vous écarterez d'une main ferme et sûre le premier plan des choses qui vous offusque. Derrière cet homme, derrière cet adversaire, visible et tangible, derrière ce confrère qui cherche à vous nuire et vous nuit, vous entreverrez Dieu toujours sage et bon. Vous ne vous arrêterez pas à lutter contre la créature, vous ne lui laisserez plus l'honneur d'être capable, à elle toute seule, de vous faire souffrir, vous la déposséderez de cette puissance apparente et d'emprunt, vous la tiendrez pour ce qu'elle est, pour un simple instrument des volontés divines ; vous irez au delà de ses prises sur vous, vous traverserez l'obstacle, vous vous avancerez jusqu'à Dieu. Une fois de plus, dans la paix d'une soumission nouvelle, plus haute, plus méritoire et plus sainte, vous direz : « Le calice que le Père m'a donné, est-ce que je ne le boirais pas ? »

III

Poursuivons *cette* recherche et cette analyse très propre, si je *ne* me trompe, à nous instruire et à nous encourager.

Il est une autre *série* de souffrances et de maux que, tout bien examiné, nous ne pouvons attribuer qu'à nous.

Faute d'attention et de précautions, je suis victime d'un accident matériel, qu'il m'eût été on ne peut plus facile d'éviter. Je fais une chute en route, dans mon presbytère, dans mon église; je me blesse grièvement, je me brise un membre. C'était si simple de ne courir aucun danger, puisqu'en réalité il n'y en avait nulle part. Mon imprévoyance, ma précipitation ont causé tout le mal. Et maintenant que le mal existe, il me faudra le subir; me voilà pour plusieurs semaines ou plusieurs mois condamné à garder le lit ou la chambre. Mes fonctions accoutumées vont être suspendues, mon ministère s'interrompra, mes œuvres languiront. Une minute d'inadvertance a suffi pour provoquer ce désastre, ou du moins ce désarroi. Je m'accuse publiquement, je ne me pardonne pas de m'être moi-même, et par ma faute, condamné à cette épreuve.

Au lieu d'un accident matériel, que des soins,

du temps et de la patience finiront probablement par réparer, supposons quelque mésaventure morale dont les conséquences vont peser sur ma vie entière... Une maladresse de procédés ou de langage, qui, la susceptibilité aidant, m'aliénera cette personne, cette famille, ce groupe de paroissiens; dans un moment d'impatience et d'oubli, une attitude irrespectueuse, une parole trop vive, qui auront froissé mes supérieurs et resteront contre moi une charge dont on se souviendra toujours; une imprudence regrettable, dont la malveillance se sera emparée en l'exagérant, et qui fera planer sur mon caractère et mes tendances des suspicions inguérissables; une entreprise en faveur de mes œuvres, mal engagée et mal conduite, qui, ayant échoué au lieu de réussir, laissera de moi l'idée et l'impression d'un esprit aventureux sur lequel on ne saurait compter. Que sais-je!

Avec les meilleures intentions du monde, pour rendre service à telle ou telle personne de ma connaissance, je me suis chargé de faire valoir son petit patrimoine ou ses économies. Que de prêtres s'érigent imprudemment en banquiers de leurs proches, de leurs amis, de leurs pénitents, surtout de leurs pénitentes! Des placements que je croyais sûrs, auxquels je me fiais pour mon propre compte, tout d'un coup se sont trouvés mauvais et ruineux. Mes ressources personnelles s'effondrent, et, ce qui est pire mille fois, d'autres avec moi et à cause de moi, victimes de mon

malencontreux empressement à les obliger, se voient désormais condamnés à la gêne, peut-être à la misère, peut-être au désespoir.

Des pères et des mères de famille nous consultent dans la question toujours si délicate de l'établissement de leurs enfants. Quelquefois même, sans qu'on nous demande notre entremise ou nos références, nous nous ingérons, croyant bien faire, à des initiatives spontanées. Le mariage se conclut, tout semble être au mieux d'abord. Puis des révélations surviennent, d'ordre pécuniaire, d'ordre sanitaire, d'ordre moral, qui déroutent nos prévisions et amassent sur nous les plus pénibles responsabilités.

Choisissez, messieurs et vénérés confrères, telle ou telle souffrance de ce genre que vous voudrez, j'entends de ces souffrances dont nous avons été nous-mêmes l'occasion et qui restent à notre charge, soit que nous en subissions seuls les conséquences, soit que nous entraîinions avec nous ceux à qui nous portons intérêt, je reviens à la question posée tout à l'heure : Qu'allez-vous dire ? Qu'allez-vous faire ?

Vous repentir de votre imprudence, de votre précipitation, de votre insuffisance regrettable de sagesse et de jugement ?... Oui, certes, il le faut, c'est votre devoir.

Vous désoler de ce que d'autres, à cause de vous, sont plongés dans la tristesse et peut-être assaillis de tentations de découragement ?... Oui, encore, c'est votre devoir une fois de plus.

Et cependant, si vous savez comprendre l'Évangile, si vous croyez au Père qui est aux cieus, sans la permission duquel un cheveu ne tombe pas de votre tête, le mal est-il donc fatalement sans atténuation et sans remède ?

L'explication donnée plus haut ne perd rien ici de sa valeur. C'est le même principe, et c'est, dans l'application du même principe, le même raisonnement.

Dieu ne voulait pas que vous fussiez imprudents, légers, téméraires, irrespectueux, puisque cela comporte une faute, un péché ; mais à supposer que vous avez librement voulu l'être, il vous a laissés maîtres de vos déterminations, se réservant d'y rattacher des conséquences en apparence fâcheuses, et dont il vous sera cependant loisible de profiter. En d'autres termes, de même qu'il a pu se servir, comme nous le disions précédemment, du mauvais usage de la liberté du prochain pour produire un genre d'épreuve qui vous fût utile, il peut se servir du mauvais usage de votre liberté personnelle pour atteindre encore la même fin.

Et de même que nous arrivions, il n'y a qu'un instant, à cette conclusion : passer au travers des créatures et de leurs torts, sous le voile de leurs agissements répréhensibles, découvrir la sagesse et la bonté du Père, s'y avancer, s'y réfugier, s'y établir dans une soumission filiale, nous arrivons à conclure ici que, pour vous-mêmes, en face de la situation qui vous est faite

par votre faute, il faut essayer de vous réduire, à votre tour, au rôle d'instrument et de cause seconde, essayer de voir en dernier ressort, derrière les erreurs et les entraînements que vous regrettez, l'opération providentielle toujours puissante à tirer le bien du mal.

Plus tard, les plus mystérieuses choses de la vie présente, au grand jour de l'éternité et dans la plénitude de la destinée véritable, s'éclairciront. Plus tard vous comprendrez comment les souffrances accidentelles, celles-là mêmes que vous auriez pu vous épargner et épargner à d'autres, se rattachaient à un plan d'ensemble et concouraient à produire « l'unique nécessaire » du résultat final.

En attendant, ayez le courage de faire vous aussi, en ce qui vous touche, crédit à Dieu de la lenteur de ses révélations suprêmes; abandonnez-vous, puisque aussi bien c'est la seule ressource qui vous reste; dites du fond du cœur, de toutes les peines qui, en un sens, viennent de vous et en réalité remontent jusqu'à Dieu : « Le calice que le Père m'a donné, est-ce que je ne le boirais pas ? »

Telle est, messieurs et vénérés confrères, sauf l'insuffisance des développements où nous sommes entrés, l'explication que des croyants à l'Évangile, des disciples du Christ, des prêtres en première ligne, doivent se donner du redoutable problème de la douleur. L'esprit humain, le cœur humain, se sont usés à en chercher d'autres.

Je défie quelque penseur que ce soit, de l'antiquité ou de nos jours, d'en produire une qui soit plus acceptable. Sans doute, tout n'y est pas clarté pure. Sans doute, elle présuppose la foi à un Dieu vivant, plus intimement mêlé à la trame de nos vies que ne le sont la chaleur et l'air au jeu régulier de notre organisme physique; mais, exigences pour exigences de la raison, ombres pour ombres, la solution chrétienne de la douleur est encore la plus digne et la plus bienfaisante des solutions.

Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum? Je veux une dernière fois répéter avec vous cette parole incomparable.

Ne remarquez-vous pas, messieurs, ce qu'elle a de tendre et presque caressant? Celui qui a permis la souffrance de tous degrés et de toute nature, qui l'a laissé s'amasser dans le calice, c'est un Père. Il ne nous impose pas brutalement le breuvage douloureux, il nous le présente, *calicem quem dedit*. On devine qu'il souffre le premier d'être obligé de nous faire souffrir. Il nous exhorte, il nous encourage, il se tient près de nous, il est de moitié avec nous.

J'ai été plus d'une fois témoin, dans les intimités de famille, d'une scène absolument délicate. Elle ne vous est point inconnue à vous non plus. Le petit enfant est malade; étendu sur sa couchette blanche, il se plaint, il murmure. La mère est là, debout, tout à côté de lui; à un moment donné, elle lui tend une coupe pleine

d'une liqueur répugnante qui doit le soulager. D'une main, — et avec quelle infinie délicatesse ! — elle soulève l'oreiller pour que la pauvre tête penchante soit affermie; de l'autre, au milieu des plus tendres invitations, elle présente le breuvage d'où la guérison peut sortir. L'enfant hésite, se fait prier, voudrait échapper à la nécessité qui s'impose. La mère insiste; l'enfant, parce qu'il sait bien que sa mère l'aime et n'ambitionne que son retour à la santé, finit par se rendre. Il dit à sa façon : « Le calice que ma mère m'a préparé et qu'elle m'offre, est-ce que je ne le boirais pas ? »

O Dieu ! vous êtes père, vous êtes mère, vous êtes la source de toutes les puissances d'aimer, vous nous aimez. Nous sommes vos enfants, et jusque sous nos cheveux blanchis, jusqu'au bord de nos tombes, vos petits enfants. Apprenez-nous à n'avoir devant vous, comme le Christ, que l'attitude filiale de la confiance et de l'abandon!

Amen.

INSTRUCTION DE 10 HEURES

JÉSUS-CHRIST MÉDIATEUR

(NEMO VENIT AD PATREM NISI PER ME)

Ego sum via et veritas et vita; nemo venit ad Patrem nisi per me.

(Joan. xiv, 6.)

MESSIEURS ET VÉNÉRÉS CONFRÈRES,

Jésus-Christ prêtre, le souverain prêtre que nous cherchons pendant notre retraite, à mieux comprendre, a été l'adversaire du péché, le réparateur du péché; il a été adorateur au sens accoutumé du mot, par la prière; il l'a été dans un sens particulier, mais non moins réel, par l'ensemble des dispositions intimes. Voici un titre de plus qui se présente à notre attention et à nos admirations, et qui comporte encore pour notre sacerdoce tout un monde d'enseignements pratiques : Jésus-Christ a été médiateur. *Unus Christus, unus est mediator Dei et hominum,*